

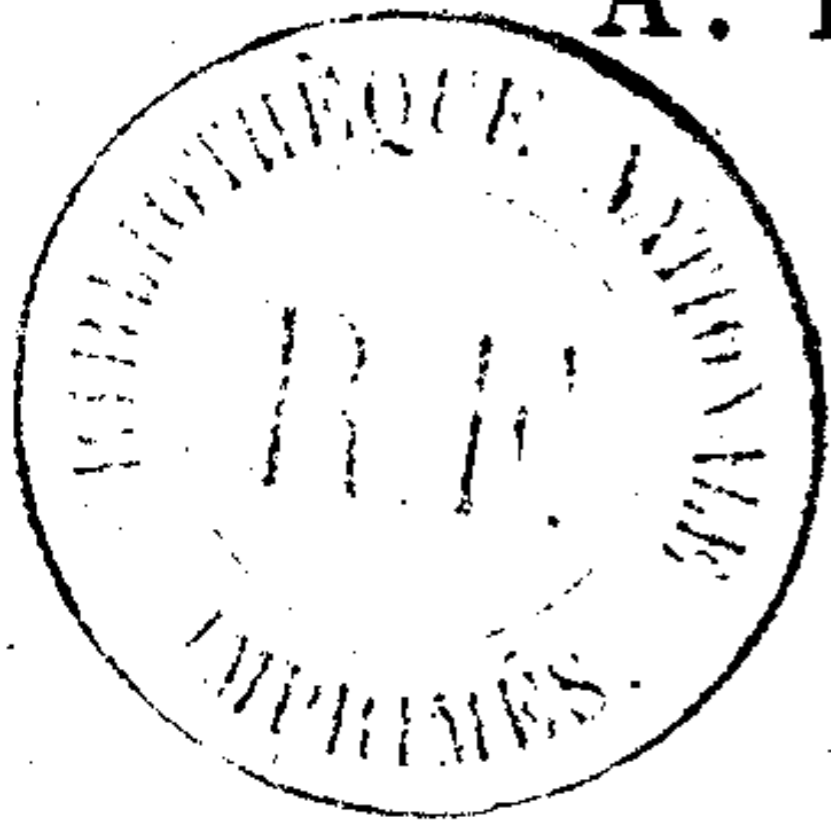
**SOUVENIRS**

D'UN

**VIEUX CRITIQUE**

PAR

**A. DE PONTMARTIN**



DEUXIÈME SÉRIE



**PARIS**

**CALMANN LÉVY, ÉDITEUR**

**ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES**

**3, RUE AUBER, 3.**

**1882**

**Droits de reproduction et de traduction réservés.**



## M. FERDINAND FABRE

MON ONCLE CELESTIN. — MŒURS CLÉRIQUES

On a quelque peu reparlé, dans ces derniers temps, de notre cher Romantisme, pauvre vieux lion qui avait le droit de ne pas s'attendre à recevoir le coup de pied de l'ANE. A Dieu ne plaise que je prétende réchauffer des cendres éteintes, ressusciter des querelles mortes ! Ce que je veux seulement rappeler, c'est que nous avons une excuse. Les révolutionnaires, en littérature comme en politique, ne sont coupables que lorsqu'ils sont usurpateurs, lorsqu'ils s'emparent de places occupées, lorsqu'ils renversent un ordre établi, lorsqu'ils dérangent des situations légitimement acquises. Remplir le vide, vivifier le néant, se substituer à ce qui n'existe plus, ce n'est pas une révolution, c'est une restauration. Supposez, en 1830, un faux Louis XVII sur le trône de France ; les journées de Juillet et leurs suites fatales ne méritent plus que nos hommages. Eh bien ! à cette époque, ceux qui se décoraient du titre de classiques, étaient tous de faux Louis XVII, accaparant, à l'aide de faux

papiers, l'héritage du vrai Louis XIV. Au théâtre et dans le roman, il n'y avait plus rien. Les tragédies d'Arnauld, de Pichald, de Jouy, de Baour-Lormian, de Luce de Lancival, de Vicnnet, de Briffaut, de Guiraud, ne ressemblaient pas plus à celles de Corneille et de Racine, que *l'Hermite de la Chaussée d'Antin* n'était comparable aux *Lettres persanes* ou aux *Caractères* de la Bruyère. Je cherche les états de service du roman, de 1818 à 1828, je ne discerne pas un ouvrage qui ait survécu.

En est-il de même aujourd'hui? L'avènement de l'école naturaliste est-il justifié par un interrègne? Non. Bornons-nous au roman; car je ne suppose pas que les *petits fours* du naturalisme au théâtre, depuis *Thérèse Raquin* jusqu'au *Parisien*, aient la prétention de faire concurrence aux œuvres d'Émile Augier, de Sardou, de Dumas, de Ludovic Halévy, de Meilhac, de Gondinet et de Labiche. Sans doute, le roman n'en est plus tout à fait à son âge héroïque. Il a subi, depuis un quart de siècle, des pertes considérables; la mort de madame Sand a clos la liste des grands producteurs, des romanciers célèbres, sûrs, moyennant l'inévitable triage, de ne pas périr tout entiers. Pourtant, malgré le silence de Jules Sandeau et d'Octave Feuillet, malgré la publication, plus désastreuse encore, de cet inénarrable *Bouvard et Pécuchet*, nous avons des compensations remarquables. J'ai déjà rendu hommage à ce groupe féminin d'élégantes ou émouvantes conteuses, qui se multiplient vaillamment sur la brèche, pareilles à un état-major qui serrerait

les rangs pour empêcher l'armée de s'apercevoir de la mort de son général, ou, si vous l'aimez mieux, à un massif de vigoureux rejetons, couvrant le tronc d'un chêne déraciné par la foudre ou par les années. Albert Delpit, nous l'espérons bien, ne se reposera pas sur ses jeunes lauriers romanesques et dramatiques. Jules Claretie n'a rien perdu de sa verve toujours en éveil, de ce talent qui se prodigue sans s'épuiser, et qui, serrant de près, avec une rare puissance d'observation et d'analyse, des sujets d'une actualité et d'une vérité douloureuses, réussit à prendre au réalisme ce qu'il a de bon en lui laissant ses énormités. L'ironie sceptique et railleuse de M. Victor Cherbuliez, parfois plus genevoise que légère, et plus prétentieuse que délicate, ne doit pas nous rendre injustes pour son dernier roman, *Noirs et rouges*, récit très intéressant, dont les derniers chapitres gâtent un peu les premiers, mais où le spirituel écrivain, entraîné par la force de la logique et de l'évidence, a été irrésistiblement amené à faire d'une jeune fille catholique, dévote, presque sœur de charité, une création charmante, un délicieux modèle de grâce exquise, de passion chaste et discrète, de simplicité et de courage dans l'épreuve, dans le dévouement et dans le bien, tandis que l'oncle millionnaire et athée de cette ravissante Ietta, le citoyen Louis Cantarel, candidat au conseil municipal de Paris, et *dignissimus intrare*, cumule, en fait d'odieux et de grotesque, de quoi défrayer trois Hovelacque et trois Sigismond Lacroix. Je reçois à l'instant le *Marinier*, de M. Jules de Glou-

vet, et, s'il a donné un pendant à son excellent *Forestier*, je le félicite d'avance ; mais je ne veux pas que cette page ressemble à un dénombrement plus ou moins homérique, et je passe sans plus de transition à *Mon oncle Célestin*, de Ferdinand Fabre.

Je sais toutes les objections que peuvent soulever les peintures de la vie cléricale où se complaît le robuste talent de Ferdinand Fabre, et qui n'ont pas toujours de quoi nous enthousiasmer, nous autres cléricaux. Il y a, dans les mœurs sacerdotales, si respectables d'ailleurs et souvent si admirables, tout un côté qu'il vaudrait mieux laisser dans l'ombre, parce que ce léger tribut payé à la faiblesse humaine, si la malveillance l'exploite, peut suggérer des calomnies.

Les prêtres ne sont pas des anges ; ils sont des hommes, et la plupart de nos passions, de nos plaisirs, de nos ambitions, de nos joies, de nos affections, de nos *dérivatifs*, leur sont inconnus ou interdits. Forcés de se détacher de l'esprit de famille, d'accepter l'isolement comme une des conditions essentielles de leur mission en ce monde, de subordonner leurs opinions et leurs sentiments aux exigences de leur robe et aux intérêts de l'Église, ils sont enfermés dans un cercle, et, si ce cercle est, Dieu merci ! le contraire d'un cercle vicieux, il ne les oblige pas moins à vivre d'une existence particulière, à se replier sans cesse sur eux-mêmes, à concentrer sur quelques points l'emploi des heures que leur laisse l'exercice de leur saint ministère. D'autre part, les consciences les plus scrupuleuses sont aussi parfois les plus subtiles, et

cela pour des raisons faciles à deviner ; d'abord, parce que la casuistique les accoutume à se renseigner sur les petits sentiers tout en suivant le droit chemin ; ensuite, parce que la confession les initie aux secrets, aux subterfuges, aux ruses, aux plus mystérieux replis du cœur humain ; enfin, parce que, la perfection n'étant pas donnée à notre misérable nature, elles ont continuellement à s'assouplir pour mieux s'insinuer, à s'aiguiser pour pénétrer plus avant, à biaiser pour ne pas heurter, à louvoyer entre deux écueils. C'est pour cela, soit dit en passant, que, sous l'ancien régime, et, au besoin, sous tous les régimes, les membres du clergé ont toujours été les diplomates les plus éminents.

Un auteur très profane, s'occupant d'un tout autre sujet, a appelé *crystallisation* le mystérieux travail d'un esprit tout à coup saisi par une idée, la ruminant, la retournant dans tous les sens, arrivant à en faire une idée fixe, à lui donner la transparence et la solidité du cristal. Ce travail, qu'on pourrait aussi nommer *incubation*, est nécessairement moins rare dans la vie sacerdotale que dans la vie mondaine, sujette à tant de diversions. S'il s'applique aux spécialités, ou, comme on dit dans le style actuel, aux *personnalités* cléricales, s'il se fait le complice d'ambitions et d'intrigues d'autant plus actives qu'elles sont moins bruyantes, s'il envenime des griefs, des antipathies, des rancunes, apostés sur la route qui mène du presbytère à l'évêché ; si quelques inégalités se révèlent dans les préférences, les faveurs ou les

rigueurs de l'évêque, vous avez là un texte dont il ne faut pas abuser, mais où un observateur ne peut manquer de rencontrer des détails curieux, des situations neuves, des physionomies originales, surtout s'il se sert du verre grossissant, permis ou recommandé à la comédie et même au roman. Voilà le domaine de Ferdinand Fabre. Depuis près de vingt ans, il y règne en maître, et si parfois ce maître surmène un peu ses *sujets*, c'est, nous le savons, que l'exercice du pouvoir finit par effacer les nuances entre l'équité parfaite et la fantaisie passionnée.

Déjà Balzac avait offert un modèle du genre dans ses merveilleux *Célibataires*, dans le mémorable conflit du pauvre innocent chanoine Birotteau avec le terrible abbé Troubert; et c'est, par parenthèse, le seul antécédent qui m'explique pourquoi Sainte-Beuve a appelé Ferdinand Fabre le plus fort élève de Balzac. Fort, oui; élève, non. La qualité la plus évidente de l'auteur de cet étonnant *Abbé Tigrane*, si justement admiré de Barbey d'Aurevilly, c'est l'originalité. Assurément, il n'a pas la prodigieuse variété, la richesse de palette, le génie créateur, l'intensité d'analyse, le prestige, la fascination de Balzac, et cette faculté caractéristique, unique, quasi-surnaturelle, de transformer, en d'incessantes métamorphoses, la réalité en rêve et le rêve en réalité. Ce n'est pas un magicien, un alchimiste; c'est un esprit vigoureux, sain, un peu fruste, avec une pointe d'amertume qui est encore de la saveur, se connaissant assez bien pour se dire : « Je ne possède à fond — mais je

les possède comme personne — que deux choses : la vie, les mœurs, les figures cléricales, et les paysages, les types, la couleur locale de mon Languedoc ; non pas du Languedoc qui s'aplanit, s'enrichit, se fertilise, s'émousse et se confond avec la riante et chaude Provence en descendant vers le Rhône, mais du Languedoc Cévenol, âpre, rugueux, hirsute, pauvre, avec ses hivernages ensevelis sous la neige, ses grands troupeaux de moutons et de chèvres alternant entre la montagne et la plaine, ses végétations tardives, ses massifs de genévriers et de chênes-verts, ses cours d'eau vive gazouillant sous la mousse, ses pèlerinages légendaires, ses rustiques chapelles blotties sous des rideaux de fayards, d'aulnes, de peupliers, et desservies par des ermites-quêteurs, compagnies franches des églises locales, à demi moines, à demi bohèmes, moins sérieux que populaires, vagabonds à l'eau bénite ou au vin de Saint-Georges, médiocrement retenus par le cordon de saint François ; tour à tour sobres comme des anachorètes et gloutons comme Gargantua ; en somme, des ivrognes quand ils ne sont pas des saints. — Cette double inspiration ou cette double étude, nous la retrouvons en entier dans *Mon oncle Célestin*.

*Mon oncle Célestin* serait peut-être le chef-d'œuvre de Ferdinand Fabre, si l'on n'y rencontrait, vers la fin, des teintes violentes qui nous laissent sous une impression de malaise. Célestin, curé de la paroisse des Aires, Saint-Michel et Margat, est un prêtre angélique, d'une vertu candide, d'une pureté virginale,



digne de la primitive Église ; non point passif et borné comme le bon chanoine Birotteau, mais sans fiel, sans méfiance et sans malice, exposé, par conséquent, aux sourdes hostilités de ses collègues, et pratiquant, dans toute sa divine beauté, le précepte évangélique : « Aimez-vous les uns les autres. » Son histoire nous est racontée par son neveu, âgé de douze ans à la date du récit, mais qui, j'imagine, a attendu une quinzaine d'années pour prendre la plume ; sans quoi il faudrait le déclarer conteur, observateur et paysagiste bien précoce.

L'abbé Célestin est malade ; il tousse en chantant la grand'messe. Sa poitrine fatiguée aurait besoin de repos. Son médecin ordinaire, M. Anselme Benoît, officier de santé, *frater* de village greffé sur paysan perversi, — je parierais qu'il est aujourd'hui député, — lui conseille de demander une cure moins importante. C'est un vrai déchirement de cœur pour ce prêtre que vingt-six ans d'apostolat ont étroitement uni à ses ouailles, et qui en est adoré. Il se résigne ; il écrit à l'évêché. Mais le voilà presque guéri ; il se ravise ; il va écrire une seconde lettre pour invalider la première... — Trop tard ; sa demande a été accueillie avec une promptitude télégraphique qui ne présage rien de bon. Il est nommé curé de Lignières-sur-Gravéson, canton de Lunas. Son chagrin, son déménagement, son départ, les attendrissements de la séparation, les adieux éplorés de ses paroissiens, les épisodes du voyage, les détails de l'arrivée, les personnages secondaires, tout cela est excellent, pris sur

le fait, d'une vérité *vraie* qui n'exclut ni le sentiment, ni l'émotion, ni l'art d'élever jusqu'à la poésie ces scènes familières, cléricales ou rustiques. Rien ne ressemble moins au placage, à la réalité de convention, à l'exactitude artificielle et de parti pris, que la manière franche et nettement *personnelle* de Ferdinand Fabre; c'est ce qui le distingue du procédé dont se vante l'école dite naturaliste et qui consiste à se dire : « Je ne sais rien, absolument rien, de ce que je vais peindre; c'est pour moi langue étrangère et lettre morte; tant mieux! Je n'en aurai que plus de mérite à ne pas négliger un bouton de guêtre. Je vais prendre un calepin et des notes. S'il s'agit de décrire une ville détruite depuis trois mille ans et une civilisation disparue, j'irai passer vingt-quatre heures sur ses ruines. S'il faut détailler le personnel et le matériel des coulisses d'un théâtre, avec accessoires, loges d'actrices, escaliers de service, quinquets, pattes de lièvre et cosmétiques, je tâcherai de m'y glisser, pendant un entr'acte, sous la protection d'un vaudevilliste. Si je dois analyser un gaz, je consulterai un chimiste; si une dissection, je causerai avec un chirurgien; si un cas de petite vérole, je questionnerai un médecin. Si je veux étudier un personnage qui dit la messe, je me garderai bien d'interroger un prêtre; — je ne parle pas à ces gens-là; — mais j'aurai, par amour de l'art et du *document humain*, le courage d'aller, un de ces matins, m'ennuyer à l'église voisine, au milieu des dévotes, pour ne rien perdre du jeu des sonnettes, du cliquetis des burettes, de la hallebarde du suisse et

des mollets du bedeau ; ou, mieux encore, je me renseignerai auprès d'un prêtre réhabilité, c'est-à-dire défroqué. Si enfin j'ai à reproduire la physionomie d'un salon de cette bonne compagnie qui achète rageusement mes livres, mais qui peut-être hésiterait à me recevoir, je réussirai bien à découvrir un monsieur qui aura assisté, une fois dans sa vie, à une réception de Compiègne, à un bal des Tuileries ou à un cotillon d'ambassade ; — et il me donnera tous les renseignements désirables. » — Ainsi de suite.

Eh bien ! j'en suis fâché pour ces triomphateurs ; mais ce n'est pas par ce moyen essentiellement factice que l'on arrive à être VRAI, à posséder, non pas cette exactitude littérale qui dégorge, le lendemain, l'information de la veille, mais cette fidélité intelligente, passionnée, animée, vivante, parlante, faite d'une intimité de longue date avec le sujet qu'on traite, d'une assimilation originelle, d'une communauté de sensations entre le portrait et le peintre. Savez-vous à quoi je le compare, ce procédé que justifient l'omnipotence du chiffre, le suffrage universel des éditions ? A l'expédient des aspirants au baccalauréat, qui, pour ne pas être *collés* et pour rattraper le temps perdu, prennent quatre répétiteurs, achètent une vingtaine de *Manuels-Roret*, et avalent, en six semaines, mathématiques, physique, chimie, algèbre, histoire, géographie, grec, latin, allemand, logique, géométrie, psychologie, morale. Le jour de l'examen, ils sauront peut-être assez ; un mois après, ils ne sauront rien.

Ce n'est pas ainsi que procède Ferdinand Fabre. Ses sujets, ses cadres, ses personnages, ses paysages et lui-même semblent coulés, à la même heure, par le même ouvrier, dans le même moule. Je suis sûr qu'on l'embarrasserait fort, si on lui demandait quel jour il a commencé à se pénétrer assez profondément des mœurs cléricales et des sites du haut Languedoc pour les peindre avec cette vérité et cette puissance. — « Je n'en sais rien, nous sommes venus au monde ensemble ! » — répondrait-il volontiers. Quoi qu'il en soit, tout le début de *Mon oncle Célestin* est touchant et charmant. Ma première chicane s'adressera à l'affreux ménage Galtier, — Thomas Galtier, bedeau de la paroisse de Lignières-sur-Gravéson, et son épouvantable femelle, — car je ne puis lui donner un autre nom, — la hideuse Galtière. Thomas est un ignoble Triboulet de sacristie, bossu, déjeté, horrible, maté et battu par sa femme, ahuri, hébété, et si abominablement ivrogne, que, en lui montrant un verre de vin, on pourrait le faire passer sur le corps de sa fille. La Galtière est une bête féroce, une louve enragée, que l'on flatterait en la qualifiant de mégère ou de Furie, et qui personnifie un danger permanent pour la sécurité publique. Remarquez que nous sommes en 1846, sous le ministère Guizot, et que, si le curé, par excès de charité chrétienne, hésitait à dénoncer ou à chasser ces deux misérables, le moins énergique des maires, des commissaires de police, des juges de paix ou des brigadiers de gendarmerie aurait vite fait de conduire le mari à un hospice d'in-

curables et la femme à la prison de Lodève. En revanche, le personnage de Marie Galtier, fille unique d'un premier mariage de Thomas, est une vraie trouvaille, une perle exquisite. Après les célèbres *Paysannes* de madame Sand, après Mireille et les chefs-d'œuvre de l'idylle moderne, il n'était pas facile, savez-vous ? — dirait un Belge, — de créer quelque chose d'original et de neuf avec une pauvre petite *pastoure* de l'Espinouse, surtout en lui adjoignant une chèvre. Ferdinand Fabre y a pleinement réussi. Je ne puis résister à l'envie de citer quelques lignes : — « En dépit de ses formes grêles, qu'allongeaient encore des vêtements serrés à la taille, Marie Galtier paraissait avoir vingt ans. Elle était élancée, avec un visage ovale très pâle. Autant que, en forçant mes souvenirs, je puis rétablir l'ensemble de ses traits à sa première rencontre, son nez était un peu fort et sa bouche un peu grande ; mais ses yeux, bien que trop ronds, avaient une merveilleuse beauté. Non, jamais je ne vis à personne un bleu de cette nuance adorable. Ce n'était ni le bleu redoutable de l'acier qui dénonce la violence du caractère, ni ce bleu céleste qui promet tant de soumissions, tant de faiblesses à l'amour ; c'était un bleu particulier qui n'appelait ni ne repoussait les tendres avances, quelque chose de paisible et de doux, avec cette vague expression farouche ordinaire à certains animaux inoffensifs, au chevreau, à la brebis, dans leurs plus jeunes ans. Phénomène bizarre, quand il s'agit d'une créature humaine ! Du front très large, poli comme le marbre, de Marie

Galtier, ne se dégageait nulle pensée. Qu'éprouvait-elle en ce moment? Nous savons qu'il lui en coûtait de s'en aller, en qualité de pastoure, à l'Espinouse ou ailleurs, et sa face impassible n'exprimait pas le moindre regret. Nous savons qu'elle eût voulu retourner au hameau natal, et ses yeux froids ne trahissaient pas le moindre désir. L'oppression de parents brutaux, la misère, ce fléau qui amoindrit toute vie, avaient-elles, dans quelque lutte obscure et lente, dépouillé cette paysanne de la conscience d'elle-même, des moyens de traduire au dehors sa personnalité morale? ou bien est-il aux champs des êtres que l'hérédité a si intimement liés à la nature, qu'il faudrait les confondre avec les arbres, les troupeaux qui les entourent, parmi lesquels ils naissent, se développent, meurent sans avoir vécu? »

Ce portrait de maître — que Jules Breton signerait des deux mains — ne prépare que trop bien les catastrophes finales. L'inconscience, l'indéfinissable confusion des sentiments avec les sensations, des idées avec les instincts, voilà le trait caractéristique de la pauvre Marie Galtier, qui sera la victime expiatoire de cette lutte du bien et du mal dans cet humble coin des Cévennes, et qui entraînera dans sa misère l'innocent abbé Célestin. C'est que l'abbé Célestin a deux ennemis implacables, l'abbé Clochard, curé doyen de Lunas, et M. le vicaire général Vidalenc.

Pas n'est besoin de constater, non seulement que Marie est battue comme plâtre par sa marâtre, la Galtière, — elle y est faite, — mais qu'elle n'est pas

en sûreté auprès de cette exécration Furie, qui, deux ou trois fois déjà, a mis sa vie en grand péril. Le bon Célestin a pitié d'elle, et, comme les médecins lui ont conseillé le lait de chèvre, il prend Marie à son service pour garder, traire et mener paître sa chèvre Zite. Survient la fête de Saint-Fulcran, patron de Lodève, laquelle attire un concours énorme, met en mouvement curés et sacristains, fermiers et vigneron, fermières et pastoures, mendiants et pèlerins, chanteurs et marchands ambulants, acrobatès et dentistes en plein vent, cabaretiers et maquignons, ermites et *santi-belli*, nom méridional et populaire des colporteurs, la plupart Italiens, qui vendent, étalés sur une grande planche, de menus objets de dévotion et des statuettes de saints. Les cloches sonnent, la foule se presse, les auberges regorgent, hôteliers et hôtelières ne savent plus où donner de la tête ; c'est une kermesse languedocienne, chauffée à quarante degrés Réaumur, éblouissante de soleil, trempée et noyée dans le vin de Bédarieux ; un fouillis de costumes bariolés, de couleurs criardes, de paysannes endimanchées, de carrioles, de charrettes, de troupeaux, de brocs, de casseroles et d'assiettes, un compromis ou un combat inégal entre Saint-Fulcran et Silène. On prie, on boit, on se prosterne, on se grise, on se bouscule, on se bat, on demande des miracles et de la bière, on dit la messe et on ne sait plus ce qu'on dit. Ferdinand Fabre a peint admirablement ces scènes mi-partie de piété rustique et d'ivrognerie, ce pittoresque pêle-mêle où chaque coup de pinceau ajoute

à la couleur locale. Dans ce désordre, que devient Marie Galtier, la fille mal gardée? Vous comprenez que son ignoble père, cédant à des excitations perfides, a été le premier à tomber sous la table. Parmi les ermites, il y en a un qui est un saint, — et un saint à poigne et à trique, — le frère Adon Laboric; les autres sont de mauvais drôles; mais le plus scélérat de ce groupe, c'est le *santi-belli* Jacopo Rusca, infâme coquin qui masque son libertinage sous des airs patelins, des formules de dévotion douce-reuse, des genuflexions, des obséquiosités et des phrases de bon apôtre. C'est lui — le misérable! — qui abuse de l'ignorance de Marie, de son abandon, du tumulte de la fête, de l'étourdissement universel. Ce n'est pas une séduction, c'est un guet-apens. Jamais faute ne fut plus inconsciente, jamais infortune ne fut moins méritée. La pauvre enfant ne sait pas même ce qu'on veut lui dire, lorsqu'on l'interroge après avoir remarqué les premiers symptômes. Tout cet épisode est original et pathétique; mais j'aurais voulu que l'odieux *santi-belli* fût châtié au dénouement; car son crime est de ceux dont on peut dire — ce que l'on a dit à propos de scandales récents — que l'on voudrait inventer pour eux des supplices nouveaux ou au moins renouveler les tortures du moyen âge.

N'importe! *Mon oncle Célestin* occupera un très bon rang dans la galerie cléricale de Ferdinand Fabre. J'ai souvent envie, quand je vous parle d'un de ses livres, de lui conseiller d'élargir ses cadres, de changer de terrain, de renoncer aux soutanes en l'honneur des



paletots et des habits. Mais je me souviens qu'un maître, un de nos plus éminents critiques contemporains, M. Cuvillier-Fleury, conseillait un jour au plus *fort* de nos auteurs dramatiques — après ses merveilleux débuts — d'abandonner le demi-monde pour essayer de peindre le monde tout entier. Les princesses, les duchesses et les marquises que nous a montrées depuis lors l'éclatant écrivain, prouvent qu'il connaissait mieux les petites dames que les grandes, et j'en conclus que Ferdinand Fabre aurait peut-être tort de quitter les presbytères pour les salons. Ce ne serait pas une guérison, et ce ne serait plus une cure.